



PAVANE

DES TEMPS MODERNES

POUR UN CORPS DÉFUNT

Ce n'est qu'un cauchemar mes frères ...

Thierry du Puy-Montbrun

Dans notre modernité le corps n'est plus qu'une mécanique soumise à la double loi de l'économie, qui s'assure de la rentabilité de l'objet, et de la science, qui veille à son opérabilité. La médecine doit s'extraire de cette tutelle mortifère si elle veut redonner sa véritable place au malade en tant que personne, être de totalité dont le corps porte son langage singulier.

© 2018 SOINS PALLIATIFS Lettre d'information. ISSN 2607-8627. Tous droits réservés.

Mots clés : Science, corps-objet, malade, personne.

Le corps – cet incompris, exilé de l'être, mécanique à la casse programmée, ce paraître qui ne vaut que ce que concède le regard de l'autre ... Ce masque qui dure le temps d'une farce, dont on se lasse. Cette frontière poreuse par où transsude les impuretés d'un dedans indicible troublant l'eau insipide de la pensée commune. Le corps, ce condamné par la mort, n'a plus, en nos jours, de sens qu'opérant.

Présence sociale, il tire sa justification d'être à l'aune des services rendus à un collectif insatiable et intraitable. Si dure est la loi qu'il en devient parfois objet-esclave à la solde de la distraction de l'autre : « *Étonnez-moi Benoît, Marchez sur les mains, (...) avalez des lames de rasoirs, (...) coupez-vous les oreilles, Mangez deux ou trois abeilles, (...) car de vous à moi, c'est fou ce que l'on s'ennuie ici*¹ ». Et

¹. *Étonnez-moi Benoît*, paroles de Patrick Modiano, musique d'Hughes de Courson.

quand ce n'est pas pour tromper l'ennui c'est pour leurrer la désespérance qui avance masquée sous la fêrule du temps qui suinte : le corps s'y essaie jusqu'à ce que ses racines épuisées ne puissent plus se nourrir de ce terreau putride. Il n'y a plus qu'à attendre que sonne l'heure du tocsin appelant au geste définitif face à l'intolérable d'être sans être – d'être sans aucune utilité, non productif, évidé de toute capacité de jouissance car n'étant plus qu'une charge, un fardeau d'incommodités. Alors sonnera l'heure de la seringue.

Car dans notre modernité la médecine a choisi son nouveau dieu : le scientisme, unique palliatif au vide spirituel², legs funeste des thuriféraires de la science aveuglés par la fulgurance d'un progrès qu'ils ont dénaturé pour que l'homme n'ait plus à supporter de ne pas être lui-même par lui-même. Adonnée à ce nouveau culte, la médecine a fait sien ses commandements : le corps n'est rien d'autre que de la matière, il n'y a de médecine que scientifique, le seul réel qui vaille est celui de la science. Codé pour sa naissance, programmé pour sa mort, il ne restera à l'homme qu'un espace médicalisé à vivre comme il le pourra dont les limites seront celles du biologiquement correct et de l'économiquement acceptable – une sorte de prêt-à-porter du vivant, où l'être sera réduit à un super « lego » avec ses blocs de matières et autres prothèses connectées. Suivre l'algorithme ou disparaître telle sera la règle.

Pour parfaire cette « perfection », le politique, « dans sa sagesse », déclarera d'intérêt public toute action visant à prévenir ce qui porterait atteinte à la « dignité », comme la fin de vie qui « s'attarderait » ou quelque autres handicaps « socialement incompatibles ». De nouveaux moujiks verront le jour : substitués « humanisés » du cocotier, où, après avoir été « affectueusement secoué » par son entourage, le « bénéficiaire » s'en ira recevoir sa dose létale pour se mettre en conformité avec la règle : l'opérabilité. Le corps est machine et de machine il n'est que d'opérante. En panne, elle ne connaît qu'une alternative et

une seule : la réparation ou la mise au rebut. D'où le nouveau dogme de la néo humanité : il est des vies qui ne méritent plus d'être vécues, des vies qui ne seraient rien d'autre qu'un coût social insupportable ou « *qu'un produit défectueux, un ratage de la médecine*³ ». Ce qu'affirme en d'autres termes quelques « philosophes » comme Peter Singer : « *la doctrine du caractère sacré de la vie humaine n'est plus défendable*⁴ », rejoignant ainsi la métaphore jardinière « du légume ».

Cauchemar ! Sauf si la médecine se réveille...

Si elle se réveille... et se refuse à n'être que technicienne, si elle rejette l'oukase des technocrates de ne considérer que la maladie et non pas le malade. Si elle puise au fond de ses humanités pour se rappeler que la réduction du corps à l'objet emporte le patient dans une même dynamique perverse si bien que c'est l'homme lui-même dans son entièreté qui subira cette réduction. Homme-objet qui ne vieillit pas mais qui s'use, qui a un coût que la société ne pourra supporter qu'à l'aune des services rendus.

Si elle se réveille... pour s'opposer « viscéralement » au Politique qui désanime le corps, refusant de comprendre qu'il dit l'être – corps-moi, corps-sujet et jamais corps-chose, refusant de voir que la maladie n'est pas la réalité en soi, car la seule réalité qui tienne c'est la maladie de cette personne-ci ou de cette personne-là.

Si elle se réveille... pour attester qu'il n'existe entre les malades aucune similitude en dehors de leur appartenance à la même humanité dont le propre est justement de dire la singularité de chacun, d'affirmer que le mal de l'un, même s'il porte le même nom que celui de l'autre, en sera toujours radicalement différent car cette personne-ci ne sera jamais réductible à cette personne-là. Ici, rien de nouveau ! Aristote l'avait déjà compris : « *Celui qui soigne ne guérit pas l'humain, sauf par coïncidence, mais Callias ou Socrate ou quelqu'autre de ceux à qui l'on donne un nom de cette manière, et qui*

². Voir Olivier Rey, *Itinéraire de l'égarement*. Paris, Seuil, 2003.

³. Laura Bossi, *Histoire naturelle de l'âme*, Paris, PUF, 2003.

⁴. Peter Singer, « L'éthique revisitée », trad. Stéphane Rufy, in : *La Recherche*, 335, octobre 2000, p. 108-11.

se trouve être un humain. (...) Ce que l'on soigne est le singulier⁵ ».

Pauvre corps ? Non ! Pauvre humanité ! Les Lumières ont leurs ténèbres ou s'égarèrent les esprits dans les eaux du Léthé. Oubliée la leçon de Protagoras : la science à elle seule ne peut garantir l'épanouissement de l'homme. Oublié Aristote pour qui la *tekhné* n'avait d'autre finalité que de parfaire les insuffisances de la nature et non pas de la provoquer « *pour l'assujettir entièrement à ses desiderata*⁶ ». Oublier que Platon ne méprisait pas le sensible⁷, que Descartes ne s'est pas trompé, lui qui savait bien que dans la vraie vie le corps « *demeure joint et uni substantiellement à la même âme*⁸ ». Oublier que le réel de la science n'est pas la totalité du réel, que la science ne dit pas tout de l'homme et qu'une médecine qui ne se voudrait que scientifique perdrait son âme car la médecine a l'homme pour finalité, la science, non.

Non, le corps ne se résume pas à un agrégat d'organes, à un scanner, une IRM, à des chiffres, des normes, des statistiques. Il parle de moi, de l'autre : il « parle-moi », il « parle-l'autre ». Et quand je le touche – mon corps ou celui de l'autre – ce toucher englobe la totalité de l'être. S'il est une certitude qui habite les soignants c'est que toucher en dit bien plus que le discours scientifique. Le corps du patient marque de son sceau la chair de celui qui a posé la main sur lui : c'est par cet échange que soignant et soigné se reconnaissent l'un l'autre

comme membre d'une même humanité souffrante. « *Parce qu'il est la possibilité d'une sollicitude à l'égard de l'autre, c'est-à-dire d'une reconnaissance du corps humain et non d'une chose manipulable, le toucher se trouve à la base même de l'éthique*⁹ ».

Réveillons-nous ! Soigner n'est pas soigner le corps. C'est la totalité de l'être qui souffre, d'un être singulier porteur d'une histoire à nulle autre pareille, d'un être qu'aucune science ne peut entendre tant elle est sourde à son langage.

Thierry du Puy-Montbrun

Médecin, gastro-entérologue, Docteur en philosophie pratique. Membre de l'École Éthique de la Salpêtrière.

Auteur de : *La confusion des corps. Les risques du tout-scientifique en médecine*, Éditions Connaissances et Savoirs, 2017.

⁵. Aristote, *Métaphysique A*, 981a, in : *Aristote, Œuvre complète*, dir. Pierre Pellegrin, Paris, Flammarion, 2014.

⁶. Dominique Folscheid, « Science, médecine et technique » in : *Philosophie, éthique et droit de la médecine*, Paris, PUF, 1997, p. 177.

⁷. Luc Brisson, *Platon*, Paris, Cerf, 2017, p. 192.

⁸. Descartes, *Lettre au Père Mesland*, 9 février 1645, in : *Descartes, Œuvres et lettres*, Paris, La Pléiade, 1999, p. 937.

⁹. Florence Vinit, « Toucher et soin », in : *Dictionnaire du corps*, dir. Michela Marzano, Paris, PUF, 2007, p. 937.